

saillies, d'esprit français. Mon ami Alfred était du nombre des joyeux convives ; comme toujours il était d'une galanterie admirable, auprès des Dames, plein de prévenances et d'attentions. En me rappelant la conversation que nous avions eu quelques jours auparavant chez moi, je crus voir chez lui une certaine affectation déguisée dans ces politesses auprès du beau sexe ; je compris que tout cela entraînait dans son rôle ; il fallait bien se faire une réputation d'homme comme il faut, dans cette société où il voulait spéculer et surtout faire un bon mariage.

A neuf heures on entra dans la salle à manger, pour tirer le gâteau. La table était servie avec profusion et la salle brillamment illuminée ; Dames et Messieurs se rangèrent autour et prirent part de toutes ces bonnes choses. Une demie-heure après on arrivait à la partie importante de la fête. Un énorme GÂTEAU DES ROIS élevait majestueusement ses trois étages au centre de la table. Il était surmonté d'un gros bouquet et d'une couronne de fleurs, et pavoisé de deux petits drapeaux ; sur l'un on lisait : *Honneur à la plus belle*, et sur l'autre : *Gloire au plus vaillant*. Le maître de la maison dit à ses hôtes qu'il allait faire le partage du Gâteau des Rois et qu'il espérait que dans cette foule de charmantes femmes et de jolis garçons, qui l'entouraient, le hasard trouverait un glorieux monarque et une reine accomplie. Bref, le gâteau fut coupé en cent morceaux. Chacun chercha dans le sien, la fève qui fait la reine et le pois qui fait le roi. Un silence de quelques secondes regna tout à coup de bruyantes clameurs partirent d'un coin de la salle. Alfred avait laissé tomber à ses pieds le pois trouvé dans son morceau. Ce mouvement avait été découvert et Alfred était salué Roi de la soirée. C'était des félicitations sans fin, parsemées de quolibets, de jeux de mots, de petites agaceries et de fines méchancetés sur la royauté nouvelle. Mais un roi sans reine c'était triste et peu réjouissant en pareil cas. La reine ne tarda pas à être découverte. La fève fut trouvée dans le morceau de Mlle Amélie D... Alors ce fut un vrai délire de folle gaieté. Les cris de *vive le roi ! vive la jolie reine !* partaient de toutes les bouches. La jeune personne que le hasard venait ainsi d'unir à notre ami Alfred et que j'avais à peine remarqué jusqu'alors, fixa toute mon attention. C'était une gracieuse enfant de seize ans, sinon belle, du moins jolie dans le sens le plus étendu du mot ; elle avait des cheveux blonds dorés, des yeux fendus en amande et d'une douceur angélique, le plus fin sourire, la joue rosée, une taille d'andalouse et un pied mignon. Joignez à cela un certain air méridional, une teinte non pas brune mais rappelant les couleurs de la pêche avec des tons chauds et doux, une voix agréable, une modestie, une pudeur timide, enfin de ces grâces enfantines que certaines femmes conservent longtemps encore après être sorties de l'enfance, et vous n'aurez qu'une faible idée de mademoiselle Amélie.

Le premier enthousiasme passé, Alfred, qui connaissait les usages, dut inaugurer son avènement au trône, par le couronnement de la reine. Il s'exécuta de bonne grâce ; alla prendre sur la table le bouquet et la couronne de fleurs, qu'il plaça, le bouquet dans la main et la couronne sur la tête de sa jolie reine ; puis il lui offrit le bras, la conduisit à un fauteuil placé à un bout de l'appartement pour l'occasion, et s'assit galamment à ses côtés. Alors toute la cour vint présenter ses hommages et féliciter le joli couple sur la perspective qu'ils avaient d'un long règne et d'une nombreuse postérité. Cela fait, la musique fit entendre ses joyeux accords, et la danse recommença. Alfred fit danser Amélie, il fut galant, il fut aimable. C'est bien le moins qu'on puisse faire, quand le hasard vous fait roi et vous donne une jolie reine dans le même quart d'heure. Puis, dans un cas semblable, quand la reine est bien jolie, si jolie que tout le monde autour de vous en jette des exclamations d'admiration, on peut bien encore regretter la fin de son règne éphémère et même faire quelque chose pour le prolonger et le perpétuer.

*L'homme propose, mais Dieu dispose ;* Alfred sans y penser, à son insçu, et surtout contre tous ses principes, en remplissant, comme un homme bien né, ses devoirs de société, ce soir là, se laissa captiver par la jolie compagne que le hasard lui avait donnée. Amélie avait autant d'esprit que de beauté. Dès les premiers mots qu'elle prononça, avec cette timidité et cette réserve, qui sied si bien aux jeunes filles, Alfred put en apprécier toute la finesse. Il se sentit subitement subjugué par un senti-

ment irrésistible et pour lui inconnu jusqu'à ce jour. Ce n'était plus le hasard qui l'unissait à la jolie Amélie, mais bien un lien providentiel...

Enfin, puisqu'il me faut brusquement finir mon histoire, Alfred s'éprit le jour des Rois, 1843, d'un bel amour pour Mlle. D., et dans la semaine de Pâques de la même année, il devenait son heureux époux. Il faut croire qu'il fit un mariage d'inclination, car sa femme ne lui apporta EN DOT que les trésors de beauté que la nature lui avait prodigués.

Je le vois souvent dans son intérieur. Dieu a béni ses travaux et son union ; il est dans une position honorable, mais non opulente et se trouve heureux et content de son sort, malgré ses beaux rêves de fortune d'autrefois ; il ne manque jamais de réunir chaque année des amis chez lui le jour des Rois et de leur faire tirer le gâteau.

Voilà mon histoire, n'est-ce pas que la morale en est bonne ? Pour moi, je suis toujours indigné quand j'entends parler un jeune homme contre les filles déshéritées par la fortune et contre le mariage. Je pense que Thomas Morus a dit un mensonge, quand il a comparé le téméraire qui se marie à un imbécile, qui met la main dans un sac, pour en tirer une anguille perdue au milieu de cent vipères ; Lamoignon a également tort, quand il dit qu'il faut prendre une femme les yeux fermés ; quant à de Balzac qui dit que le mariage est un *combat à outrance*, c'est un homme dépourvu de toute galanterie. Ces impertinences m'ont toujours révolté, je crois, avec le grand philosophe Bacon, que cette vie à deux, où fortune, peines, plaisirs, tout devient commun, est quelquefois la plus douce des existences et ni Juvénal, ni Boileau, ni le libertin Ovide, ni de Balzac et tous nos modernes ne me feront changer l'opinion. Mais il faut que les gens se conviennent, que les unions soient assorties. Quand je vois un mauvais sujet ruiné, changer son état de célibataire contre une dot ; une jeune fille fraîche et gentille inhumainement sacrifiée à un vieux garçon décrépît, je regrette la folie, l'imprévoyance, la cruauté, qui président à ces mariages, en cherchant en vain chez ceux, qui les contractent, cette harmonie de penchants, d'habitudes et de goûts, si nécessaire au bonheur domestique.

Montréal comme toutes les autres villes du monde à une saison dansante, une saison de plaisirs, de dissipations, de frivolités de toutes espèces ; chez nous, elle commence à Noël et finit au carême ; durant cette époque il ne se passe pas une soirée, sans que l'on danse dans un quartier ou dans un autre, souvent dans tous les quartiers à la fois. Nous avons quelques bals publics ; cet hiver à Montréal et à Québec, des réunions dansantes, batisées du terme vague d'ASSEMBLÉES, font les délices de la société Canadienne. Vous voyez là danser ensemble dans la meilleure harmonie, des gens de toutes les origines ; on s'y amuse plus ou moins bien, selon que la société française prend part aux amusements. Il y a tant de gaieté, de sociabilité, de joyeux laisser-aller dans le caractère français ! c'est surtout ici qu'on peut voir les contrastes. Entrez vous dans un salon composé d'Anglais ou d'Écossais, tout est raide, compassé, froid ; la conversation traîne et languit, les gens ont l'air de s'ennuyer énormément. Au contraire, en mettant le pied dans une maison canadienne, avant d'être entré dans le salon, vous entendez déjà le bruit et les éclats du bal, vous vous sentez emporté, entraîné dans le domaine du plaisir, c'est une atmosphère sympathique et réchauffante, qui vous arrive et vous invite à entrer au salon ; là, d'aimables sourires vous accueillent ; cette prévenance, cette cordiale politesse française vous tend sa main amie, la conversation est animée, les yeux pétillent d'esprit ; bons mots, réparties vives et fines, anecdotes piquantes, sel attique, rien n'y manque. Aussi la société française est-elle recherchée pour cet esprit et cette gaieté même qui la distinguent.

A Montréal les salons où nos Dames Canadiennes ne vont pas, ne font jamais fureur. Vous entendez les gens dire, nous nous amusons passablement chez Madame une telle, mais ce n'est pas comme chez nos Dames Canadiennes. C'est-là seulement qu'on s'amuse parfaitement bien. Durant la saison dansante, nous avons les SOIRÉES CHARITABLES. On danse, on mange et on boit, pour son argent, à la condition que cet argent sera distribué aux pauvres, qui bien souvent, quand on a payé les violons, le boire et le manger, n'ont pour tout secours que l'espérance d'une meilleure recette la prochaine fois, et on appelle cela de la cha-